

SAUTEL-CAILLÉ Nicolas

Nouveau Recueil

Les sept chants du laboureur :

Se désintoxiquer – et sentir l’obstacle rouler sous
son ventre – comme un rocher brûlant sur le sable

Rien qu’une boule pâle – rose et mauve comme du
mauvais papier – avec des traces bleues des traînées
d’alcool luisant

La difficulté de savoir – ne pas savoir la facilité –
du commerce et de la sensibilité Le long d’un pente
quadrillée

Une vision tachée comme on regarde par un trou
de serrure On aura perdu du temps – sur la plage –

Un léger choc et des lumières ocres contre les
vitres – fier comme un pot de chambre – et fatigant

L’obstination et la douleur de ne pas écrire,
comme pierre dans le puits – le fond du puits – emporte
le ciel avec lui

L’empreinte vibrante de mon nom – un cigare
fume à l’envers – irréversible réversibilité de mon nom

Nos mains mûres et pleines :

A tes yeux un reflet de montre
Le tendre reflet de la veille
Sur le bord du miracle roux
Contre tes joues douces comme les blés
Perle

Nous serons deux sur la voie
Nous serons deux sur la route
Nous serons deux en chemin

Contre tes joues douces comme les blés
L'éclat d'un silence pur
Aux murmures d'un soupir vain
Sur nos mains mûres et pleines
Brille

Nous serons deux à crier au loin
Nous serons deux à tonner contre tous
Nous serons deux à chanter le soir

Sur nos mains mûres et pleines
De fruits ravissants et de promesses d'ivresse
De caresse au son délicat
Un pur instant de lumière
Persiste

Nous serons deux
Et deux ne font pas quatre
Nous serons deux
Nous serons deux
Nous serons doubles
Nous serons troubles
Nous serons fourbes
Nous serons faibles
Nous serons forts
Nous saurons plaire
Nous rien que nous
Nous – nous
Nous
Nous
Nous

Livrons-nous :

Sur le dos de nos mains
A l'oblique du soleil
L'envers du chagrin
Se dore et s'émerveille

Au cœur de nos cœurs purs
Allons c'est un jeu allons
Dort la confiance mûre
Bercée par les doux vallons

Son corps étendu m'hallucine
Mon corps étendu s'hallucine
Nos corps dans l'ombre s'affinent

Vue de merveille
Vue de l'éternel
Donne moi tes ailes

Marie :

Le jour de Marie passe et je pense à toi
Je pense à toi le jour de Marie passe
Je pense le jour, Marie passe à toi
Tu passes le jour de Marie je pense
A toi le jour de passe, Marie pense à moi
Je passe à toi, Marie pense le jour
A jour de toi, Marie, je pense, passe
A toi, de Marie, je pense, je passe le jour
Le jour pense de Marie, le jour passe de toi à moi
De toi

De moi
Les jours passent
Et je pense
Je pense à toi.

Tours le 15-VIII-2004

Brûle :

Paroles liminaires
Humides et incendiaires
Bruissent encore de plaisir

Et contre la courbe nette
De notre peau muette
Glisse encore le plaisir

Ô vertige à l'odeur de souffre
Altitude des bergers
Fierté séculaire

Les mains sur tes hanches
Nous rejoignons l'élan de la mer
Nous voyons tête en l'air

Les jambes nues contre l'eau glacée
Le cœur frais d'un amour exalté
Les mains vibrantes les mains ballantes

Le vent tonne
Et le sang claque
Nos tempes hurlent à vif

Le ressac nous prend la gorge
Et tire notre haleine
A bras le corps

Les vagues soulèvent nos lèvres sucrées
L'horizon de nos yeux
Vacillent dans nos mains

La sève monte et s'arrête
Le cœur halète et remonte
Les derniers vallons de la nuit

S'en vont rouler bas
Les esquifs se frôlent encore
Encore encore

Les murs s'affaissent
Devant notre adresse
Plus rien ne se dresse

Brûlure d'amour
Ô suc bienveillant !
Viens irriguer cette terre fendue

Ô rocher ardent de bonheur
Vient tremper tes lèvres
Dans le sillon vacant de mes vers !

Récupération I :

De toi à moi la distance se déroule

Sans cesser d'être à toi
Nos yeux vivent au loin de toi

Rien – le mot – vole
Silence de plume
A qui saute la vie
Je plonge

Prière d'insérer à l'instar de l'oiseau
Ces plaisirs biaisés, ces clartés obstruées
Aux courbes ailes à la franche beauté
De ce qu'on aime voir
Voir veut dire voler vivre voler m'ennuie
Prière d'insérer

A l'heure avancée où le sire recule
A toucher le ciel et le baiser si pur
Prudent à mourir le vil oranger
Courbe accoudé au coin des rosées

Ondine :

Divine idée à la lire allongée
Idée sublime admirable plongée
Amante à mains à bras à seins
Nymphé effilée aux noirs desseins
Evanescente et transparente si pure

Poème :

Peu de vers à mon goût
Rendent à merveille
L'amour que je te porte

Peu de vers malgré moi
Parlent de nous
Aussi bien que nos gestes

Peu de vers je le crois
T'entourent de cette lumière
Qui brille dans nos yeux

Peu de vers je le crains
Embrassent nos cœurs, nos mains
Comme le font les tiens

L'Hermine :

Sous le manteau de nuit de nos mains
La nuit nue cache son sein
De pureté éblouie ta poitrine s'élève
Au delà du tapis de nos rêves
Contre la couleur ignée de ces palais lucides
La nuit nue glisse ses pas de danse
La nuit nue timide
Dans la nuit nue en transe
Pour ces quelques gouttes au fond du puit
A nos pieds l'hermine fuit

3 Haï-kus :

Si lent ce pur avenir
Vie et vigueur du vent
Mais il s'enfuit

Si fous et si courbe
Lents et couverts de pourpre
Ceux de mon cœur plus pur

Silence à peine atone et dans le soir
Sirène
Reine du silence

Le brillant espace :

Le brillant espace de nos deux mains le soir
Laisse à peine voir la dureté de nos paumes
La clairvoyance de nos fronts unis
Dans un seul et même espoir
L'argile humide de notre rire
Nous plonge dans de sombres délices
Et l'herbe au creux de tes mains courbes
Songe et s'élance sur mon ventre obscur
Comme une rosée de raisons toutes faites
Ma bouche se tait, orifice muet du plaisir
L'absurde plafond de nos songes bouge
Et rouge à la lueur de nos langues déliées
Comme sur un tapis de serpents échappés
Un bruissement de paroles à boucles de papillons
Se répand dans l'air pur

A la lueur de nos langues déroulées
La charme opère aux yeux de tous
Derrière les verrous d'une fontaine anodine.

DELITS DE SEVE :

I.

Le vent des lignes à pleines mains parlent de toi
Dans mes livres déjà le souffle des mots
Répond à l'écho de tes lèvres
Le jour viendra où tu liras ces lignes
En pleine page hors texte sur papier glacé
Le brillant de ton nom sous le lustre du mien
Mais aucune ligne ne pourra dire
Aucune ne pourra rendre avec naturel
Ou sans d'ailleurs peu importe
Cet instant magique où tu me dis je t'aime

II.

Si loin que les mers se retireront
Après les naufrages et les tempêtes de glace
Si près de nous sera l'enfer de nos jours
De nos nuits le soleil ne s'en ira
Que de tes yeux ne brillera l'éclat
De ce soleil imparfait menteur
Dissimulateur de ta beauté idéale
Que de ton cœur, subtile écrin de lumière
Sortiront les larmes du bonheur
D'être encore et toujours à tes côtés mon cœur

III.

Que la fuite allégée de tes bras astucieux
M'empêche de saisir le fruit de ton miroir
Que l'esquive répétée de tes bras langoureux
M'empêche de tenir dans les miens ton espoir
Rien ne pourra néanmoins dissimuler
Rien ne pourra ici-bas annuler
Ce que nous-mêmes nous tissâmes de bon gré
Ce que nous-mêmes nous dûmes et répétâmes sans malgré
Que nous répèterons encore et encore à satiété
Que nous vivons l'un pour l'autre pour l'éternité

IV.

Qu'un aspic piqué de tes lèvres
S'approche inoffensif de ton cœur
Qu'un dragon abscons attiré par tes pleurs
S'empare empressé du plus beau de tes rêves
Qu'un fier pharaon échappé du désert
Se mette à tes pieds tandis qu'il t'enserre
L'ébauche de mes bras brisés
Suffirait à les faire taire infâmes !
Car de par ton cœur je me sens visé
Ô reine du mien, ma mie, amante de mon âme !

V.

A supposer des brins de blés éclatés
A imaginer une vitre opaque de suif
A rêver peut-être une ville déserte

A penser alors une flèche sans vie
Que dire ainsi d'une vierge rosace ?
Que dire ainsi d'une empreinte vivace ?
Ô perle des perles si jamais tu t'abolis
Si jamais ton souffle simule le souffle
Que ferais-je de toutes ces plumes ?
Un chapeau sur la tête et une balle dans le pied

VI.

Que l'altière figure d'un féroce artifice
Entraîne le moindre jupon de se lever
Que l'absurde volet à face de paon
S'obstine à clouer le monde à ses yeux
Que l'abjecte monnaie des pagodes
Importune, vulgaire, le chant des balances
Le coup de dé magique toujours
Sonnera derrière les murs
Impatient l'œil et le teint puis
Pour briser le sort et l'en sortira

VII.

La nuit tombe à coup de couteaux lents
Les étoiles attentives quittent leur tapis doré
Pour se vautrer au coin du feu
Pour coucher leurs yeux contre une plume de lait
Cependant qu'au centre d'un caillou crevé
Un ours au pelage d'encre
Crève de sa belle mort de bête à cou doré
Pour sa belle de jour, astre déchu d'une nuit
S'en est allée la courbe de ses yeux

S'est éclip­sée l'amande de ses joues

VIII.

Figurant le miroir de cet édifice
Ô promontoire de tous les désirs, de toutes nos lèvres
Ô franche et ferme nudité tu te délivres
Figurant le miroir de cet édifice
La courbe exacte de ces vérités flottantes
Glisse et roule contre ce lutrin d'albâtre
Que rien n'arrête sinon les flatteries
Les caresses illustres se reconnaissent nues
Dans cet alcôve ardent de vigueurs
Je tremble à lueur de tes seins découverts

IX.

Il y a cette étincelle, sombre éclat d'artifice
Contre lequel je bats mes paupières entières
Il y a ce bref instant le crépuscule de tes seins
Pendant lequel je caresse le sein de ta gorge
Il y a cette fugitive voix aux flocons rieurs
Pour lesquels mes oreilles pleurent
De tout cet attirail de merveilles
L'étal a beau être très cher
Le soutien d'un voyou est nécessaire
Aux bras brisés par le poids du soleil

X.

Qu'il y ait une note un son une cloche qui teinte
Un avril dans tes poches de la boue sur nos bras

Qu'il y ait un passage une rue une impasse enfin
Un calvaire peut-être souriant le démon
Nos cœurs miroirs du monde rieur
Sourient à la lune fraîche lune
Bandant son arc sur nos yeux bandés
Comme une raison s'affiche fière et fugitive !
La rosace de nos mains en éventail vole
Comble et brûle de blancs nos lèvres de sang.

Fable :

J'ai vu le visage venir à moi
Tout verdoyant de gaieté
Et je l'ai poussé, poussé
Au fond, au fond d'un fossé

Il gémissait et pleurnichait comme un gosse
Au plus profond de moi je m'en foutais
De ce nabot ignare aux joues éraflées
Il pouvait bien crever !

Cependant que sur moi ces pleurs s'abattaient
Je l'entendais crier de plus belle
Quel enfoiré je fais me dit-il le rebelle
Et je jetais des pierres contre son corps mou

Que faisait plop ! et puis rien du tout
Juste un son sourd et de l'eau par dessus
J'étais tranquille, la conscience vierge
Et l'esprit libre de tout passé

Je m'en allais les épaules droites
Et les joues rougies par l'effort
C'est bon d'être le plus fort
Droit dans le mur et le tour est joué !

Qu'on se répète le soir

Elle s'élance belle allusive brindille
Dans l'onde adulée de mon corps
Riche instant d'intense immanence
Respect du feu, vibre la lune

Dans les yeux de tous

Je / passe et roule
Derrière le mur de nos paupières
Pour l'espace multiple
Le miroir de nos mains
Vire au rouge c'est certain
La terre est rouge
Le ciel est rouge
De sang de feu de joie
Nous passerons
Passe et roule
Devant les yeux de tous
A chacun pour tous
L'humanité de nous voir
Dans les yeux de tous

Syntaxe

Un seul mot pour le dire
Pauvre langage de morte
Une chimère pour une citrouille
Une brindille pour une méduse
Et des grains de sable partout,
Pour respirer, sans doute

La vague

Assise sur un coup de vent fleuri
Elle riait de bon cœur
Et son rire
Coupait les vitres

En deux

Et son rire
Renversait les préjugés sur la raison humaine
Assise sur un coup de vent fleuri
Elle montrait ses jambes
Aux anges qui passaient
Et l'on sifflait en la voyant si belle
Et l'on sifflait en la voyant passer
L'espace s'était retourné
Sans doute
Et le noir se faisait rouge
Sensiblement
Balayé par un coup de vent fleuri
Elle riait de bon cœur

Assise en tailleur
Et son rire
Brisait en quatre toutes les ruines de nos cœurs
Et le reflet du monde sur ses lèvres
Brillait
Comme elle riait
Elle riait de bon cœur
Et après elle nous riions
Mais le coup de vent a passé
Et le rideau sur l'écran est tombé

Prière

Une lumière pure
La vitre allumée sur un livre ouvert
Adresse lentement sa prière
A qui veut l'entendre

Je dresse à mon tour mon cœur abandonné
Dans la direction du vent
Fier espace vide absolu
Du sommeil et des pincettes de sable

Rien qu'une goutte sur son nez
Qui tombe en grelottant
Une tache de sang

Rien qu'une goutte de sang
Qui roule sur son nez
Et la nuit a passé.

Répétitions :

Le front de tes amandes claires
N'a qu'une lueur vive
A qui je puisse m'unir enfin

Le front de tes raisons enfin
En qui je puise mon bréviaire
N'a qu'une seconde à vivre

Je me porte les épaules nues
Et les épaules nues
Je porte ma tête vide

Contre le soin de la frapper aussi
Mais le front de tes seins nus
Porte en soi l'énigme de mon cœur

Adieu :

Coudoyant les principes d'une rhétorique à roulette
Le feu de l'écrit
Le totem attentif
Une seule plume écoute ce nœud d'arabesque
Il faudrait me dire adieu sur un air de rengaine
Les yeux mouillés de larmes et
Le cœur plein de photogrammes
Mais de loin le chemin
Coupe la tranche de vie
Cordon de toute une vie, unique et maritime !

Les orgues :

Les cercles de son sexe aux nappes de brumes
Sur un lit de joncs
Mûrs et tendus, un arc de flammes
Vibrations de couleurs, hallucinations
Du soir le son s'isole sur la soie

Frénétiques lignes fleurs électriques
Délits debout flammes affalées
De part en part la nuit éparse s'étale
Le délire palace innommable des délices
Jouit

Contre la bombe innovante de ses courbes
Le son surgit, assailli par ses sens
Brûle et branle à brodequins géants
Jaillit
Suspensions en profondeur de champ

La lune assombrie entre les cuisses lippues
Tresse à souhait le soin inusité
De ces gorges profondes
Ô clarté originelle, ô rares riches explosions !

Ta ligne de chance

Pente sinueuse contre les becs de taille
Des coups des arbres mûrs des piliers invaincus
Des cops, je me souviens, bien sûr, de qui je fus
Comme le cliquetis de mon cœur. Et défaille.

Une voix sans chemin des paroles sans faille
Contre tes hanches je pense tout est confus
La mort est dans le feu nous avons bien vécu
Comme la poudre éclate et flambe la bataille

Un éclair monte au ciel mon crâne est défoncé
Un brillant élixir parle, couleur foncé
Des éclats de perles blanches contre ma lèvre

De tes yeux il ne reste, rien que pour tes yeux
Qu'une intense douleur la chance ou de la fièvre
Contre tes joues toujours ces baisers d'adieux.

Pour un petit coin de paradis :

Yeux, lacs, sur ton visage
Et par delà les rivages
Des points rouges
Rouge-ciel et bleu comme l'argile
De la dynamite sur un fier bec d'artiste
Contre le clapotis de la mer
De l'amertume aux coins des yeux
Des larmes plein les bars
Des fils de sang baignant dans les limbes
La méditerranée verse
De l'éternité
De la lumière
Du ciel bleu
Pour tes beaux yeux.

Eurydice :

Revenant sur ses pas, le bel amant, Orphée !
Laisant derrière lui les hasards de l'enfer
Sa belle Eurydice retrouvant un peu d'air
Suivant la dure loi par les dieux imposée

Imprudent, il fut pris, ô folie insensée !
D'une fureur, désir funeste qui les perd
Lui et son Eurydice à jamais dans l'éther
Pour un brûlant regard, la foudre déchaînée !

Trois coups frappa l'éclair, le lac frisait d'effroi
Comme un miroir crevé, ce geste impardonnable
Excita le courroux d'un dieu au cœur bien froid

Alors Eurydice au visage lamentable :
"Adieu mon bel Orphée, par deux fois je me meurs
la nuit brûle mes yeux comme pour toi mon cœur."

Souci :

Le souci sali de ses propos dérangés
Deux par deux durs ceux-là les mots les mots les mots
Font l'amour et fond la phrase
En un éclair de bonnes volontés

Cent soucis sur le bord du chemin
Roule caillou contre le cou d'une vitre molle
J'aurai vu cette corbeille tanguer dans le vin

Mais cent soucis jamais vu lui parler vraiment

Souci sur scène quelle entrée entière
Exposition d'entrée de jeu sur ces planches blanches
Il n'y a rien qu'un temps pour morphinir

Le temps de dire dire dire le dé de sa langue
Claque et croque les vues la vue de ses mots
Louis d'or d'envie la Loire et la revoir.